

ALBERT SPEEKAERT

VIATOR

1957

TABLE DES MATIÈRES

Viator	3
En toutes choses	5
En l'être propre	7
Todo y nada (<i>Tout et rien - S' jean de la Croix</i>)	8
Sine nomine (<i>Sans nom</i>)	9
Irrequietum (<i>Sans repos</i>)	10
L'essaim	11
Comme là-haut	12
Si je ne vous aime pas	13
Unique et tout	14
Paix	15
Parfois est-ce assez	16
Printemps	17
Printemps aride	18
Chant de nuit	19
Automne intérieur	20
Hiver	21
Souvenir	22
Le cloître	23
Clausura (<i>Clôture</i>)	24

VIATOR

Toujours en chemin depuis que vous m'avez chassé
de devant votre face, et que l'épée de flamme
fut levée menaçante par l'ange.
Toujours en chemin, par le champ d'épines de la terre,

avec des siècles de tristesse de ce qui a été perdu,
avec des siècles d'espérance qu'un jour quand même poindra de nouveau
l'horizon des gloires matinales du ciel,
comme il en fut avant que je fusse chassé.

Alors la lumière était l'éclat de vos yeux,
alors mes yeux étaient votre pur miroir.
Mais cette gloire s'est envolée avec le bonheur.
Maintenant le ciel reste gris, cette lumière est cendre.

Et sans fin s'étend le réseau des chemins,
et nos semelles ont durci de tant marcher,
et combien faut-il encore escalader de montagnes,
et combien de morts dorment dans ce cœur ?

Toujours en chemin, toujours seulement à chercher sans repos
où vous vous cachez dans ce labyrinthe
de choses terrestres et de coins sombres
dans ma propre âme, où je ne trouve aucune issue.

Car bien que vous m'avez chassé plein de colère,
vous m'attirez toujours vers chaque rivage,
et le cœur qui cherche, jamais guéri de sa nostalgie
veut aller vers vous et vous cherche sans repos.

Mais le bout de chaque chemin est un nouveau commencement.
Aucune journée de voyage ne m'approche de mon but.
Bien que vous me fassiez signe depuis tous les horizons,
l'abandon est tout ce que je sens.

Entre les roses et les nuées d'étoiles
s'étend l'espace que j'ai parcouru,
mais l'univers n'a rien pu me donner d'autre
que ce que contient une main d'enfant.

Il n'y a pas d'espace, pas de distance qui nous sépare,
pas de hauteur, pas de profondeur ni d'infini chemin,
aucune venue, aucun départ, pas de mer ni de temps,
pas de pensée, d'agir, de réflexion,

mais je reste moi-même et vous l'éternel Autre,
et il n'y a rien qui me conduise à vous,
rien qui nous fasse glisser l'un dans l'autre,
si bien que vous ne m'enlacez pas dans votre amour.

Mais je sais bien que bourgeonne en moi votre grâce,
et qu'un jour, tous les liens se briseront,
un jour s'envolera de la molle et sombre larve
l'aile de feu vers le bonheur final.

Pourtant cette pensée ne libère pas des chaînes
de ce dur exil. Votre lumière demeure loin.
Et nous nous égarons parmi les reflets terrestres
où l'on ne trouve que poussière d'une éternelle déception.

Nous allons solitaires au milieu de nos jours,
après tant de voyages toujours aussi lointains.
Et le cœur continue de chercher, le cœur continue d'interroger sans repos,
bien que toujours vainement, la rose et l'étoile.

Nous allons, nous allons, et nous n'atteignons pas,
pas de point de départ ni d'arrivée.
Les lointains viennent et les lointains s'en vont.
Nous allons, jusqu'à ce que vous veniez nous chercher, ô Seigneur.

EN TOUTES CHOSES

Je vous trouve caché en toutes choses,
dans l'eau, dans le vent, dans l'aurore

des jours, et des fleurs et la lumière changeante,
dans le soleil, dans l'étoile, dans l'éclair,

dans les milliers de formes et de couleurs
des nuages qui se déchirent les uns les autres ;

dans la tente infinie du bleu du ciel,
dans le matin qui rit, dans la rosée étincelante,

dans le manteau royal de la lande en fleurs.
Je vous entends quand le vent chevauche les bois ;

vous tempêtez en me passant devant dans leur course bruyante,
vous dormez dans la sombre chevelure de la nuit.

J'entends votre voix dans le cri de la tourterelle,
je sens votre main dans la puissance de la racine ;

vous vivez dans le bond frémissant du cerf,
vous vous coulez et reposez à la surface de la mer.

Vous êtes dans l'arbre. Vous durez dans la roche.
Haut dans la montagne, vous planez sur le fier

nid de l'aigle. Familier et doux,
vous vous mouvez dans l'agneau à la toison de laine.

Vous croissez dans l'arbre et dans les fruits qui gonflent.
Vous dessinez tous les vols des oiseaux.

Votre nom résonne en chaque silence et en chaque bruit.
Vous vivez dans l'homme, l'enfant, l'épouse.

En chaque visage, et dans la lumière des yeux,
dans le tonnerre, l'obscurité et l'arc-en-ciel,

en tout ce qui est. Votre image point partout,
qui se montre dans l'infini changement, et se cache

dans le voile innombrable des choses.
Pourtant, où que nous venions, où que nous allions,

que la trace que nous suivions soit claire ou secrète,
vous demeurez inaccessible, perdu pour toujours.

Aucune quête ne m'approche jamais de vous,
aucun de nos chemins ne mène à vous.

On ne peut vous surprendre, vous gibier sauvage
dans les halliers de ce monde. Le cœur de qui vous chasse

ne sera jamais satisfait par aucune prise. On ne peut vous prendre.
Mes chemins et mes routes ne mènent vers nulle part.

Aucun par lequel j'aie pu briser le cercle
où votre création terrestre m'a saisi.

EN L'ÊTRE PROPRE

Vous m'êtes si proche, ô étranger, toujours près de moi.
Dans tous mes rêves et l'ordre descendant
de nos jours ; le long de tous les chemins

et les sentiers de ma forêt intérieure,
lorsqu'elle s'élève brumeuse, dans ses soirs dorés,
dans la masse sombre de ses bois, d'où

mes oiseaux de nuit lancent leur cri interrogateur.
Dans toute attente qui, telle une soudaine comète,
vient fulgurer le long de mes horizons assombris ;

dans le calice de la fleur bleue de ma mélancolie ;
dans la flore qui en secret et innommée
fleurit dans le ravin de l'indicible ;

dans l'eau de chaque nouvelle source
qui peut délivrer l'espoir lancinant
du sein de mes creux sombres ;

dans tous les échos qui me bondissent
du grand silence et du chant sans paroles
de l'âme intérieure. Partout présent.

Mais nulle part vaincu en une ferme prise.
Vous demeurez partout, seul, l'intacte quintessence
de tout ce qui est en moi, inaccessible

à toute prise. Partout vous demeurez lointain.
Et quoi que nous cherchions ici et là,
vous demeurez le grondement de la mer dans le coquillage,

l'odeur de l'été que personne ne peut saisir,
la lueur suspendue dans le soir,
l'haleine des vents éternels.

Bien que nous vous sentions, que nous vous buvions, que nous vous mangions,
tout ce que vous fûtes et êtes pour nous, avant et maintenant,
étant ce qui est le plus proche, vous demeurez tellement infini,
infiniment loin, vous tout proche, vous étranger,
vous le feu dans l'âtre, et vous l'étoile.

TODO Y NADA
TOUT ET RIEN (S^t Jean de la Croix)

Quoi que je sois, vous êtes bien plus que moi.
Seul vous êtes, seul vous êtes celui qui est,
vous, en dehors de l'espace, en dehors de l'instant,
vous sans commencement, changement ni fin.

Je ne suis qu'une goutte, éclaboussement de votre mer,
suspendue en tremblant à l'herbe des dunes ;
je suis le grain de sable sur les chemins du rivage,
une algue qui reste accrochée au rocher.

Je suis l'étincelle, mais vous l'incendie,
je suis la voile, mais vous le marin,
je suis la semence, mais vous la terre,
je suis la voûte, mais vous le pilier.

Je suis le blé, vous le pain,
je suis le sang, vous l'artère,
je suis le fruit, et vous le sein,
je suis le fils, et vous êtes le père.

Je suis l'instrument, vous sa force,
je suis la corde, et vous les accords,
je suis l'arc, et vous la colonne,
je suis la bouche, et vous les mots.

Je suis... ah, je ne suis tout simplement pas.
Seul vous êtes, vous l'éternel Existant.
Moi, l'écho de votre chant éternel
qui se chante toujours soi-même sans fin.

SINE NOMINE
SANS NOM

Vous n'avez pas de nom
sinon celui que vous voulez dire vous-même.
Chaque mot qui coule de l'haleine humaine
éclate comme une bulle
en devenant un signe.

Il se blesse lui-même,
celui qui veut pénétrer jusqu'à vous :
la flèche retombe de la haute voûte
sur celui qui la tira,
tandis que l'arc vibre encore.

Ah, un chant seulement
peut monter jusqu'à vous :
une plainte d'impuissance, autrement non.
Ou bien nous allons nous cacher
dans un obscur et saint silence.

IRREQUIETUM
SANS REPOS

Ni libre de vous,
ni à vous attaché,
repoussé puis ramené,

eau mouvante qui,
par haute et basse mer
et un éternel retour

roule sur votre rivage
et s'écarte à nouveau
et, sauvage et désolée,

vous cherche et fuit,
se tourne et se détourne
tordant sa propre impuissance

dans le creux et la crête de la vague
et sans fin
sans repos soupire et chante.

L'ESSAIM

Je suis l'essaim d'abeilles, en mai,
mais ce qu'en essaimant je cherche, c'est vous,
ô Dieu, reine embourdonnée,
mon centre, ma fin, mon commencement.

Vous, la vieille ruche, le doux rayon,
vous que j'abandonne, avide sur la fleur,
mais par-dessus toute fleur bien-aimée
que je retrouve en revenant, toujours plus doux.

Même si la fleur terrestre m'attire loin,
et combien douce la rose coule de miel,
quoi que j'aie, perde ou gagne,
vous comptez, seule, vous, ô Reine.

COMME LÀ-HAUT

Comme là-haut les satellites,
au-travers du ciel, en arc enflammé
tirent vers le soleil, leur cible,
attirés sur une route dont ils ne peuvent s'écarter,

ainsi je tourne autour de vous, mon inévitable
soleil, constamment recherché, toujours aussi lointain,
le long de mes méridiens établis,
depuis que, à partir de vous, j'ai commencé mon voyage.

Mais, une fois, vous m'avez soulevé de ma route
d'espace et de temps, je ne sais comment.
Alors, je tirai parmi les météores,
éclair fulgurant, tout droit vers vous.

SI JE NE VOUS AIME PAS

Quoi que je fasse,
cela n'a aucun sens,
que je perde l'univers
ou que je le gagne,
si je ne vous aime pas.

Si je ne vous aime pas,
parmi les épines et les roses,
en quoi que je déteste,
en quoi que je choisisse,
un instant ou sans fin.

Un instant ou sans fin,
cela n'a aucun sens,
quoi que je fi-
nisse ou commence,
si je ne vous aime pas.

UNIQUE ET TOUT

Vous êtes, en finale, l'unique.
Il n'est pas de chêne qui s'agrippe si ferme
au cœur le plus profond et le plus intime.
Même le plus aimé et le plus intime
devient à la longue une charge.

Tout ce qui peut apaiser ma faim,
quelque douce jouissance dont je me nourrisse,
aucune douceur ne peut refréner
le coup insatiable des ailes, -
et le grand désir s'élève.

Aucune beauté ne peut m'enchaîner,
aucun pays ne me tient pour son hôte.
Vous êtes l'uniquement unique,
auquel je veux m'unir,
à vous seul je tiens ferme.

PAIX

Parfois vous êtes doux, chaleureux et paisible,
le sein profond où combat et mauvais vouloir
et tout ce qui éveille l'inquiétude, comme un enfant
ennuyé et accablé de fatigue retrouve la paix.

Alors vous me souriez comme la tranquille rose,
et vous chantez sans fin dans les sapins
vos neumes profonds, tandis que sur la joue et la chevelure
soufflent les vents comme si c'était votre haleine.

PARFOIS EST-CE ASSEZ

Parfois est-ce assez, parmi la lande et les dunes
que, d'une voile paisible, l'âme se laisse tirer
sur le marais argenté qui d'une face sereine
s'étend entre les crêtes protectrices,

que soudain un oiseau avec un haut cri
élève l'aile depuis la sombre haie
et dans son vol vers le bleu infini
disparaisse jusqu'à n'être plus qu'un petit point gris,

pour que, soudain mordu par les vieilles peines,
le désir, tel un oiseau pourchassé,
avec un haut cri recommence ses voyages
vers le pays autrefois perdu et plus jamais retrouvé.

PRINTEMPS

Dans le brouillard éblouissant du matin,
des bouquets blancs dans chaque main,
se dressent des figures d'anges, encore à moitié cachées
en rangées immobiles, rassemblées sur le pays.

Un nouveau paradis est-il né ici ?
Bientôt le Seigneur va venir par l'avenue enneigée !
Nous voulons aller à sa rencontre en chantant
avec un chant perdu depuis longtemps.

Mais ni bouche ni cœur ne peuvent faire à nouveau résonner ce chant.
Nous sommes un instrument cassé et vieux,
qui ne connaît que les misérables tons d'autrefois,
qu'il massacre seulement en jouant faux.

Bien que les cerisiers soient en fleurs, tout blancs,
ceci est toujours le sombre pays de l'exil.
Jamais plus le chant ne coulera de nos lèvres
jusqu'à ce que nous ayons abordé sur l'autre rive.

PRINTEMPS ARIDE

Floraison et feuillages aux branches et aux tiges !
Pas une branchette qui ne fleurisse !
Mais je suis toujours dans le pays des ronces et des chardons,
en friche et brûlé.

Aucune semence ne perce mon sein, aucun oiseau mon silence,
je ne suis qu'une écorce desséchée.
Je suis sec et stérile, nu et éclaté,
seulement faim et soif.

Autrefois étincela ici votre jardin de plaisir, plein de verdure et de vie,
autrefois on chanta ici votre chant.
Mais depuis, un vent sec et brûlant m'a roussi,
et tout à disparu.

Je suis maintenant un désert sans ombre ni eau
avec une atmosphère de plomb.
Pas une caravane qui trace son chemin dans mes plaines
sinon celle de la mort.

Envoyez de nouveau votre grâce d'eau et de nuages,
abreuvez-moi, déversez sur moi
pour m'amollir, votre tempête cinglante
dont j'ai tant besoin.

Rugissez votre esprit sur moi
avec ses vents violents.
Éveillez de nouveau, avec leurs souffles, le printemps et la vie,
comme jamais auparavant.

CHANT DE NUIT

Sous les étoiles, je cours perdu,
chaque nuit, chaque nuit,
et j'écoute si je ne puis encore entendre
le signe que j'attends depuis si longtemps,
votre voix qui m'appelle, comme une sonorité lointaine
et qui me transportera hors de cette nuit obscure.

Mais en vain. Vous ne vous faites pas entendre.
Chaque nuit, chaque nuit,
je demeure solitaire, je demeure perdu,
dans le silence, ce sombre puits de mine.
Jusqu'à ce que brille de nouveau le matin gris,
encore plus sombre que la nuit précédente.

AUTOMNE INTÉRIEUR

C'est toujours l'automne intérieur,
et tous les oiseaux du désir,
saisis par la mélancolie du sud,
donnent du bec, prisonniers dans leur cage,
contre un mur froid et sombre.

Le pays est loin, derrière nuages et vents,
Élysée de lumière et de chant.
Là, pas de gris automne pour dévorer le nid,
mais la verdure partout suspendue
au milieu de laquelle se file le chant doré.

Mais ici, ils volent à se rompre le bec
désespérément contre leur étroite tombe.
Malgré leurs cris et leurs coups,
ils ne peuvent tordre les barreaux de fer,
et leur bonheur désiré demeure loin.

HIVER

La lampe consolante dans le flux gris du brouillard.
Les voix des amis sont feutrées autour du feu.
Dehors frissonnent les froides glanures
oubliées et noires, le long du mur glacé.

Qu'est-il demeuré, ô Dieu, à la longue
de tout ce que nous espérons, nous pensions, nous souhaitons,
que ce crêpe qui voile l'intelligence en cette heure
et de savoir que nous nous sommes souvent trompés ?

SOUVENIR

Souvenir, rougeur tardive et dorée
lorsque le soleil a déjà disparu,
plus clair quand l'obscurité est plus sombre,
dernière possession de ce qui nous manque,

rose qui jaillit de ce qui est défleuri,
plus belle que fut jamais la floraison,
boisson qui, lorsque la grappe est pressée,
flamboie dans le verre.

Mais celui qui, à ses lèvres
pose la bienheureuse boisson pour la goûter,
sent, effrayé, lorsqu'il en boit à petites gorgées,
que la mort lui a offert de l'absinthe.

LE CLOÎTRE

La cellule et ses murs,
la table, le lit,
la grande, la sombre croix,
ô quadruple lame,
et des livres, d'où nous puisons notre sagesse.

Le jour à la vitre,
le travail, la prière,
le rythme régulier des heures,
des cloches, de la loi,
le silence et la nuit où sifflent les rapides.

Oh, quelle aventure
d'un esprit en éveil :
le combat avec l'ange,
le combat avec la bête,
et l'amour qui lutte et ne connaît ni repos ni durée.

CLAUSURA
CLÔTURE

Ici fleurit ce que j'ai le plus et le plus longtemps cherché,
haut dans la montagne, mon edelweiss,
que j'ai trouvé après tant de voyages,
que j'ai à tous prix trouvé.

Oh, paix remplie jusqu'au bord
de nostalgie et de souffrance, de combat silencieux ;
eau limpide qui sourit entre les parois
où en pleurant tu te répands.

Au-dessus de la limite des forêts, où plus rien ne peut pousser
de tout ce qui remplit les vallées de la terre,
là fleurit la froide beauté
si souvent voilée de nuées et de tristesse.

Mais le murmure silencieux vous entoure toujours,
l'aile de Dieu qui plane sur les eaux.
Même si alentour de vous tournent violemment les tempêtes
vous fleurissez tranquille à la paroi rocheuse qui tremble.